

tion eût été inutile dans la bouche du prince des Apôtres, comme le serait, dans la bouche d'un Breton, parlant en français à un auditoire exclusivement composé de ses compatriotes, l'explication d'un nom propre breton. La traduction du nom du champ acheté avec les trente deniers de Judas est donc dans cet endroit, comme dans les passages analogues des Évangiles, l'œuvre de l'écrivain sacré, non de l'orateur juif.

L'auteur des Actes raconte encore¹ que saint Paul, s'adressant aux habitants de Jérusalem, leur parla en hébreu au milieu d'un grand silence. C'est là, observe le Dr Roberts, la preuve que saint Paul avait coutume de parler grec.

Personne, assurément, ne contestera que saint Paul ne connût le grec. Mais il n'était pas juif palestinien, il était de Tarse en Cilicie, pays où le grec était une langue usuelle. On ne peut donc induire de là que les autres Apôtres et Jésus se servaient aussi du grec; car Notre-Seigneur n'avait jamais habité de pays grec et ses disciples étaient nés et ils avaient toujours vécu en Palestine, avant leur dispersion dans le monde. Du reste l'épisode en question montre bien, contre les partisans de la langue hellénique, qu'on n'avait pas l'habitude de parler grec à Jérusalem, car, en cette circonstance, saint Paul ayant demandé au tribun Lysias de s'entretenir avec lui en particulier, Lysias lui dit : « Savez-vous le grec²? » La connaissance de cette langue était donc une chose exceptionnelle. C'est, au surplus, un fait avéré qu'aucun Juif de Palestine, avant la ruine du second Temple, n'a écrit de livre en grec, à cause de l'ignorance générale du grec dans ce pays³.

¹ Act. xxi, 40.

² Act. xxi, 37.

³ Josèphe, *Bell. jud.*, V, ix, 2, remarque qu'il parlait araméen à ses compatriotes pendant le siège de Jérusalem, ce qui prouve que les Juifs ne parlaient pas le grec.

On allègue enfin en faveur de l'opinion de M. Roberts que la plupart des citations de l'Ancien Testament faites dans le Nouveau sont conformes à la version grecque des Septante et non au texte hébreu original; mais l'explication de cette particularité est bien facile : les auteurs sacrés ont écrit en grec et pour les Grecs qui avaient entre les mains la version grecque des Septante, non le texte hébreu original; ils ont donc cité l'Écriture d'après la traduction qui était connue de leurs lecteurs¹.

Aucune des raisons apportées en faveur de l'opinion que Notre-Seigneur et ses Apôtres auraient parlé la langue hellénistique en Palestine n'a donc de valeur démonstrative. Cela est si vrai que M. Roberts lui-même est obligé de convenir qu'on ne trouve dans le Nouveau Testament aucune preuve directe de sa thèse. Au contraire le sentiment opposé est établi par plusieurs faits certains et incontestables.

¹ Cf. E. Böhl, *Die alttestamentliche Citate ins neuen Testament*, in-8°, Vienne, 1878.

ARTICLE III.

L'ARAMÉEN, LANGUE DE NOTRE-SEIGNEUR ET DES APÔTRES.

On ne peut nier d'abord que la langue néo-hébraïque ou araméenne ne fût la langue du peuple sous les Asmonéens. Le second livre des Machabées l'appelle expressément *patria lingua*¹, c'est-à-dire « la langue du pays. »

Du temps de Notre-Seigneur, elle était encore la langue du pays, et c'est par conséquent la langue que parlaient Jésus-Christ et ses disciples. En voici les preuves :

Les renseignements épars dans le Nouveau Testament et dans les monuments de la littérature juive composés vers le premier siècle de notre ère, attestent que les habitants de la Palestine parlaient à cette époque un dialecte araméen. Les Juifs nés en pays étranger et qui se trouvaient à Jérusalem soit en passant soit d'une manière stable, parlaient le grec ; de rares indigènes qui l'avaient appris au moyen de maîtres étaient en état de le comprendre, mais c'étaient là des exceptions : l'araméen était la langue courante et ordinaire. Les Évangiles nous en fournissent de nombreuses preuves, soit dans les noms propres qu'ils contiennent, soit dans quelques phrases qu'ils ont conservées, soit enfin dans leur rédaction même.

Parmi les noms propres, examinons d'abord les noms de personnes.

Cette preuve, assurément, n'est pas la plus forte, parce que les noms d'hommes ne sont pas toujours tirés de la langue en usage : il y a parmi nous des noms anglais, alle-

¹ II Mac., vii, 8, 21, 27 ; xii, 37 ; xv, 29.

mands, James, Édith, etc. Au premier siècle de notre ère, les noms de personnes étaient mêlés en Palestine, comme il arrive toujours dans les pays où sont mélangées des nations et des races diverses. Les noms hébreux, qui jouissaient d'une longue possession, y sont naturellement nombreux : Jésus, Marie, Joseph, Jean, Siméon (Simon), Jacques (Jacob), Anne, etc., sont tirés de l'ancien hébreu. Les noms grecs, provenant de la langue qu'on parlait dans la plus grande partie des pays de la dispersion, ne sont pas très rares : Philippe, Nicodème, Étienne (Stéphanos), Nicolas, Nicanor¹. La langue des vainqueurs, le latin, compte aussi quelques noms : Marc, Lucas, etc. Cependant l'idiome qui fournit le plus fort contingent, c'est l'araméen.

Nous remarquons d'abord toute la série des noms qui commencent par Bar : Barabbas, Barthélemy, Barjésu, Barjona, Barnabé, Barsabas, Bartimée². Tous ces mots sont incontestablement araméens, car le substantif *bar*, « fils, » est caractéristique des langues araméennes ; l'hébreu dit *ben* au lieu de *bar*. Plusieurs autres noms d'hommes ou de femmes sont aussi certainement araméens : Thomas, « jumeau³, »

¹ Φίλιππος, Νικόδημος, Στέφανος, Νικόλαος, Νικάνωρ, etc.

² Βαράββας = בַּר אַבְבָּא, Matth., xxvii, 16 ; Marc, xv, 7, 11, 15 ; Luc, xxiii, 18 ; Joa., xviii, 40. *Abbā* signifie « père. »

Βαρθολομαῖος = בַּר תְּלֵמַי, Matth., x, 3 ; Marc, iii, 18 ; Luc, vi, 14 ; Act., i, 13, « fils de Tholmaï. »

Βαρισοῦς = בַּר יֵשׁוּעַ, Act., xiii, 6 ; « fils de Jésus. »

Βαριωνᾶ = בַּר יוֹנָה, Matth., xvi, 17 ; « fils de Jonas (la colombe). »

Βαρνάβας = בַּר נְבִיא, Act., iv, 36, etc. ; « fils de consolation, » interprète saint Luc, Act., iv, 36.

Βαρσαβᾶς = בַּר סְבָא, Act., i, 23 ; xv, 22 ; « fils de Seba. »

Βαρτιμαῖος = בַּר תִּמְיָא, Marc, x, 46 ; « fils de Timée. »

³ Joa., xi, 16 ; Matth., x, 3 ; Marc, iii, 18 ; Luc, vi, 15 ; Act., i, 13.

Caïphe, « pierre ou dépression¹, » Saphire, « belle², » Marthe, « dame ou maîtresse³, » Tabitha, « biche⁴, » Céphas, « pierre, » Boanergès, « fils du tonnerre⁵. » Ces deux derniers surnoms, donnés, le premier au prince des Apôtres, le second aux deux fils de Zébédée, Jacques et Jean, méritent surtout attention.

On sait dans quelles circonstances, et pour quelle raison, Jésus-Christ donna à Simon le surnom de Céphas ou Pierre, pour marquer la place que tiendrait cet Apôtre dans l'Église, dont il devait être le fondement⁶. Nous voyons par le récit sacré que le Maître ne donna pas au disciple son nom symbolique en grec : *Petros*, mais en araméen : *Képha*. Il ne lui dit pas : « Tu seras appelé Petros, mais : tu seras appelé Céphas, » ce qui, ajoute l'Évangéliste, signifie Pierre⁷.

Jésus-Christ ne parlait donc pas grec, mais araméen. On peut tirer la même conclusion du surnom donné aux deux fils de Zébédée. Les surnoms sont significatifs dans toutes les langues et ils sont tirés de la langue usuelle. Or, la qualification de Boanergès ou « fils du tonnerre, » attribuée à Jacques et à Jean⁸, est araméenne et non grecque. Le titre qui est donné à Jésus, celui de Messie (traduit en grec par

¹ Matth., xxvi, 3, 57; Luc, iii, 2; Joa., xii, 49, etc.; Act. iv, 6.

² Act., v, 1.

³ Luc, x, 38, 40, 41; Joa., ii, 15, etc.

⁴ Act., ix, 36, 40.

⁵ Sur le nom de Béalzébub, Βεελζεβούλ, voir Neubauer, dans les *Studia biblica*, p. 55; *Dictionnaire de la Bible*, t. 1, col. 1547.

⁶ Joa., i, 43; Matth., xvi, 18; Marc, iii, 16.

⁷ Joa., i, 43.

⁸ Marc, iii, 17. Sur le mot Βοανεργής ou Βοανηργής, voir E. Kautzsch, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen mit aramäischen Wörtern im Neuen Testament*, in-8°, Leipzig, 1894, p. 9-10. On l'explique ordinairement par בני רגש, *benê régès*. Le sens est « tonantes. » Voir C. Grimm, *Wilku Clavis Novi Testamenti*, 3^e édit., 1888, p. 71.

Christos, d'où notre nom de Christ) est aussi un titre purement sémitique¹.

Les noms de lieux prouvent, comme les noms de personnes, que la langue araméenne était la langue en usage dans la Palestine. Naturellement les noms anciens sont restés les mêmes, mais les noms nouveaux qu'on a eu occasion de donner à des endroits particuliers de Jérusalem, par exemple, sont tirés du dialecte syrien, comme Golgotha, Béthesda, Gabbatha, Haceldama. Dans tous ces noms, on voit du premier coup d'œil la terminaison caractéristique des mots araméens, *a'*. Golgotha ou le Calvaire², « le crâne » ou « chauve, » serait en hébreu *Gulgôlet*; il n'est pas grec, non plus que tous les autres noms que nous venons de citer, mais néo-hébreu ou araméen, comme le disent expressément les Évangélistes. Béthesda³ signifie « maison de miséricorde; » Gabbatha, « hauteur⁴. »

Haceldama, « le champ du sang, » est de tous les mots

¹ Joa., i, 42. Le mot Messie est également hébreu, mais, comme pour plusieurs des noms propres cités plus haut, la terminaison est celle de la forme araméenne, qui à l'état emphatique se termine en *a'*, et non celle de la forme hébraïque. Voir p. 34. note 3.

² Γολγοθᾶ, en araméen גולגולתא, *Gulgaltâ*, Matth., xxvii, 33; Marc, xv, 22; Joa., xix, 17. On peut noter que saint Luc, qui n'était pas originaire de la Palestine, n'a pas ce nom dans son Évangile, non plus que quelques autres noms pareillement araméens.

³ Joa., v, 2. Βηθεσδα, ou plutôt Βηθεσδᾶ, en araméen בית חסדא, *bêt hesdâ*.

⁴ Γαββαθᾶ, en araméen גבבתא, *gabtâ*. Joa., xix, 13. *Gabbatha* est la forme qu'on appelle état emphatique de *Gabbâ*. En hébreu גב, *gâb*. Saint Jean nous dit, xix, 13, que Gabbatha s'appelle en grec λιθόστρωτος, c'est-à-dire « pavé en mosaïque ». Les Romains apportaient partout avec eux le goût des mosaïques; ils en avaient rendu l'usage commun à Jérusalem, comme ailleurs, ainsi qu'ont pu s'en convaincre de leurs yeux ceux qui ont vu les fouilles faites par les Pères de l'Assomption dans le terrain qu'ils ont acquis sur le mont Sion. En 1893, j'ai vu là de nombreux restes de mosaïques.

cités le plus important, parce que, comme nous savons que ce nom a été donné au champ acheté avec les trente deniers de Judas, il est, si l'on peut dire, daté et prouvé que l'on parlait araméen en Palestine, à l'époque de la mort de Notre-Seigneur¹. Il se compose de deux mots *haqal*, « champ, » et *demâ*, « sang². » La forme *demâ*, est incontestablement araméenne.

¹ Voir plus haut, p. 23.

² דמא קהל *haqal demâ*. On l'écrit ordinairement en grec Ἀκελδαμά ou Ἀκελδαμάχ, avec un esprit doux, mais l'étymologie prouve qu'il doit avoir un esprit rude, Ἀκελδαμά. Le χ final que portent beaucoup de manuscrits et certaines éditions critiques doit s'expliquer par une aspiration que faisaient entendre les Hébreux à la fin du mot. Voir E. Kautzsch, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen*, in-8°, Leipzig, 1874, p. 8; Neubauer, dans les *Studia biblica*, p. 56. — Si l'on voulait justifier l'esprit doux dans Ἀκελδαμά, il faudrait y voir une trace de la prononciation galiléenne, car nous savons par le Talmud qu'un des caractères distinctifs de la prononciation galiléenne, c'était la suppression de certaines gutturales. Le Talmud en offre plusieurs exemples. On lit dans le Talmud de Babylone, *Eruvin*, fol. 53 b, qu'un Galiléen allait criant : « Qui a un mar à vendre ? » Là dessus on lui demanda : « De quoi as-tu besoin, fou de Galilée ? Est-ce d'un âne (*hamôr*) pour qu'il te porte ? du vin (*hemar*) pour boire ? de la laine (*imar*) pour te faire un vêtement ou d'une peau de mouton (*imar*) pour t'en couvrir ? » — Dans le traité *Meghillah*, fol. 24 b, on rapporte qu'on ne permettait pas aux habitants de Scythopolis et de quelques autres villes du nord de réciter publiquement les prières dans les synagogues, parce qu'ils prononçaient l'aleph comme *ain* et vice versa. Cf. B. Winer, *Chaldäische Grammatik*, édit., Fischer, Leipzig, 1882, p. 32.

« Le langage du Talmud palestinien, ou, comme on l'appelle communément, de Jérusalem, lequel consiste en discussions entre Galiléens et est réellement une composition galiléenne, dit M. Neubauer, représente, selon notre opinion, la langue que parlaient et écrivaient les disciples de Jésus. Les gutturales y sont constamment changées, ך est écrit pour ך, ך pour ך, qui de cette manière n'est souvent pas prononcé du tout, comme nous l'avons vu dans le mot Ἐφφαθά. Très souvent l'א et le ך sont omis tout à fait; nous trouvons, par exemple, אבא pour אבא; R. Ba pour R. Abba (d'où le nom Rabba); Lazar pour Éléazar, comme dans le nom de La-

Outre les noms propres de personnes et de lieux, il y a de plus, dans le Nouveau Testament, un certain nombre de mots qui sont rapportés par occasion et qui nous fournissent une nouvelle preuve qu'on parlait en Palestine une langue sémitique au premier siècle de notre ère. Par exemple, les Apôtres donnent souvent à Jésus un titre qui nous a été conservé plusieurs fois dans sa forme originale, quoique d'autres fois il ait été traduit, celui de *rabbi*¹, qui est araméen et correspond à Maître². *Rabboni*, s'écrie aussi Marie-Madeleine, quand elle reconnaît son Sauveur ressuscité³, donnant de la sorte à Notre-Seigneur la qualification de maître par excellence⁴. Au jour de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, la foule l'accueille avec des acclamations dont une locution araméenne, qui nous a été transmise, est le trait principal : *Hosanna*, « sauvez, je vous prie⁵. »

zare dans les Évangiles. Les labiales sont prononcées dans le Talmud de Jérusalem plus doucement que dans le Talmud de Babylone. Au lieu de ב et פ on emploie va; au lieu de ב, les rabbis galiléens ont souvent b. Pour כ nous trouvons g, ainsi la localité כניב est dans le Talmud de Jérusalem גניב. Même ה et ג sont mis l'un pour l'autre, comme dans Antolinus pour Antoninus... Deux mots sont souvent mis en un. » Neubauer, *Dialects of Palestina*, dans les *Studia biblica*, 1885, p. 61. Sur la différence de la prononciation en Syrie et en Palestine, voir aussi B. de Rossi, *Della lingua propria di Cristo*, p. 19.

¹ Matth., xxiii, 7, 8; xxvi, 29, 49; Marc, ix, 5; xi, 21; Joa., iii, 2; vi, 23. On peut remarquer que saint Luc, qui n'était pas de Palestine, est le seul qui n'ait point conservé ce mot dans son Évangile. Voir plus haut, p. 30, note 2.

² Joa., i, 39.

³ Joa., xx, 16.

⁴ Dans le texte grec reçu, un aveugle s'adresse aussi à Jésus en l'appelant *Rabboni*, Marc, x, 51.

⁵ Ὡσαυτά, Matth., xxi, 9; Marc, xi, 9; Joa., xii, 13. הוֹשַׁע־נָא אוֹשַׁע־נָא. *hōša-nā* ou *'ōša-nā*. Saint Luc est le seul des Évangélistes chez lequel ce mot ne se lise point.

Les écrivains du Nouveau Testament ont été obligés de se servir d'un certain nombre de mots qui étaient propres aux Juifs et n'avaient aucun équivalent en grec, comme le nom d'une liqueur fermentée éniivrante, appelée *sikéra* par saint Luc¹, celui de la mesure appelée *saton*², celui de la fête de Pâques, ceux des sectes juives, la secte des Phari-siens et la secte des Sadducéens. La forme qu'ont donnée les Évangélistes à ces mots dans leurs transcriptions fournit une preuve certaine que les Juifs d'alors parlaient un dialecte araméen. La terminaison *aios* qui est donnée³ au mot Phari-sien et au mot Sadducéen, en grec, indique en effet une désinence araméenne, c'est-à-dire la désinence en *a*⁷, qui caractérise un grand nombre de mots syriaques : *pherisâ*⁴, *sedouqa*⁴, tandis que la désinence hébraïque est *i*, *pheriši*, *sediqi*⁵. Le nom de mesure, *saton*, qui a été aussi conservé par notre Vulgate, *satum*, et qui est employé pour désigner une mesure équivalent à treize litres environ⁶, dans la parabole du levain⁷, est passé dans le grec sous sa forme syro-chaldaïque *sa'ta*; la forme hébraïque est *se'ah*.

Il en est de même de la dénomination de la fête appelée *pascha*⁸, d'où nous avons tiré *Pâque*. Cette solennité est nommée en hébreu *Pesah*, mot que la Vulgate a rendu souvent par *Phase* dans l'Ancien Testament⁹; mais cette

¹ Σίκερα, Luc, I, 15. Hébreu : שכר, *šékâr*; chaldéen : שכרא. Saint Luc, parce que ce nom est étranger, ne le décline pas.

² Σάτον, Matth., XIII, 33; Luc, XIII, 21.

³ Φαρισαῖος, Luc, XI, 38, etc. — Σαδδουκαῖος, Matth., III, 7, etc. Toutes les désinences *aios*, dans les mots grecs d'origine biblique, Ἰουδαῖος, Ἑβραῖος, proviennent de l'araméen.

⁴ פרישא, צדוקא, « sadducéen, pharisien. »

⁵ Cf. מיצרי, *mišri*, « Égyptien, » Gen., XXXIX, 1, etc.

⁶ Voir *Manuel biblique*, 9^e édit., t. I, n^o 188, 5^e, p. 321.

⁷ Matth., XIII, 33; Luc, XIII, 21.

⁸ Matth., XXVI, 2; Marc, XIV, 1; Luc, II, 41; Joa., II, 13, etc.

⁹ Exod., XII, 11, 21, 43, 48; xxxiv, 25; Lev., XXIII, 5; Num., IX, 2, etc.

forme *pesah* devient *pasha*¹ ou *pascha*¹, dans le dialecte chaldaïque, et c'est pour cela que le Nouveau Testament appelle toujours ainsi la solennité de l'immolation de l'Agneau pascal. La transcription *Satanas*², désignant le chef des démons, indique également la forme syriaque : *sâtânâ*, non la forme hébraïque : *sâtân*. Le titre du Messie, *Messias*³, a pris aussi une terminaison araméenne dans saint Jean⁴.

Les quatre Évangiles mettent fréquemment dans la bouche du Sauveur l'adverbe *amen*, « en vérité, certainement⁵, » qui nous montre bien que Notre-Seigneur s'exprimait en sémitique et que c'était là une de ses expressions favorites. C'est pour ce motif que ses historiens ont dû nous la conserver, ne trouvant point d'ailleurs dans la langue grecque de mot qui rendit à leur gré les nuances de cette locution⁶.

Le sermon sur la montagne contient, indépendamment d'*amen*, qu'on retrouve dans tous les discours de Notre-Seigneur, quelques autres mots sémitiques sortis de sa bouche sacrée : *raca*, *gehenna*, *mammona*. Nous y lisons d'abord : « Quiconque dit à son frère : *raca*, sera exposé à être jugé

¹ Hébreu : פסח; chaldéen : פסחא. Les Septante transcrivent déjà ce mot d'après l'orthographe araméenne, πάσχα, excepté dans les Paralipomènes, II Par., xxx, 1, etc., où ils ont πασέκ. Josèphe transcrit πάσχα, *Ant. Jud.*, V, I, 4, etc.

² Matth., IV, 10, etc. Hébreu : שטן, *sâtân*; araméen : שטנא, *sâtânâ*; grec : Σατανᾶς.

³ Joa., I, 41; IV, 25. La forme hébraïque est משיח, *mašîah*; elle est devenue en araméen משיחא, *mešîhâ*, d'où Μεσσίας. Voir plus haut, p. 30, note 1.

⁴ Le mot μνᾶ, « mine, » Matth., XIV, 24; XV, 18; Luc, XIX, 13, etc., est aussi un terme sémitique à forme araméenne, mais ce nom de monnaie était passé dans l'usage des Grecs.

⁵ Matth., V, 18; Marc, III, 28; Luc, IV, 24, etc. — Saint Jean, I, 52; III, 3, etc., redouble : *amen, amen* (vingt-six fois).

⁶ Aussi saint Luc lui-même l'a-t-il reproduite.

par le conseil; mais celui qui lui dira : *môré*, sera exposé à la géhenne de feu¹ » ou l'enfer.

Le mot *raca*², forme araméenne de l'hébreu *riq*, signifie « vide. » Le Talmud l'emploie dans le sens de « vide, stupide³. »

Môré est la traduction du sémitique *nâbâl*, qui signifie « fou » et « impie⁴. »

Le mot *gehenna*, dans son sens primitif, est une abréviation de *gê-ben-hinnom*, « la vallée du fils d'Hinnom, » vallée située à l'ouest et au sud de Jérusalem, où l'on brûlait les cadavres des suppliciés, et où l'on avait aussi offert des enfants en sacrifice au dieu Moloch. Dans les Évangiles, Notre-Seigneur se sert de ce nom pour désigner l'enfer⁵.

Quant à *mammona*⁶, il n'existe pas en hébreu. En araméen, il signifie « richesses, trésor⁷. »

Dans un autre discours de Notre-Seigneur, rapporté par saint Marc, Jésus s'exprime ainsi : « Vous dites : Si un

¹ Math., v, 22.

² Pzzâ. Math., v, 22.

³ נקרא, *réqâ*. Voir A. Wünsche, *Neue Beiträge zur Erläuterung der Evangelien in Talmud und Midrasch*, in-8°, Leipzig, 1878, p. 47-48. — « Fuit convitium vulgare, non ex iracundia aut malitioso conviciandi affectu profectum, sed a quavis causa levi, etiam joculari. » J. Buxtorf, *Lexicon chaldaicum*, édit. Fischer, p. 1116.

⁴ Dans le Midrasch, *môré* est aramaisé dans le sens de « fou, » d'où quelques-uns ont conclu que le mot grec pouvait être usité comme injurieux en Palestine au temps de Notre-Seigneur. Voir *The Athenæum*, 10 décembre 1881, p. 779; Ad. Neubauer, *The dialects of Palestine*, dans les *Studia biblica*, p. 55.

⁵ Math., v, 22, 29, etc.; x, 28; xviii, 9; xxiii, 15, 33; Marc, ix, 43, 45, 47; Luc, xii, 5; Jac., iii, 6. Γέεννα a une désinence araméenne.

⁶ Math., vi, 24; Luc, xvi, 9, 11, 13.

⁷ Voir Buxtorf, *Lexicon chaldaicum*, édit. Fischer, p. 618-619; A. Wünsche, *Neue Beiträge*, p. 94; A. Pfeiffer, *Ebraïcorum et exotiorum Novi Testamenti loca*, dans les *Opera omnia philologica*, t. I, Utrecht, 1704, p. 474.

homme dit à son père ou à sa mère : Le *corban*, c'est-à-dire le don qui est offert par moi vous servira, etc.¹ » *Corban* a en effet en chaldaïque le sens de « don, » comme *corbanas*, que nous lisons en saint Matthieu², signifie le trésor sacré où sont reçus les dons offerts au Temple.

Parmi les mots employés par Notre-Seigneur, nous trouvons aussi en saint Marc : *abba*, forme araméenne du mot hébreu *'ab*, qui veut dire « Père³. »

Toutes ces expressions montrent bien que Jésus-Christ parlait un dialecte sémitique.

Mais les Évangélistes ne nous ont pas conservé seulement des mots isolés du Sauveur, qu'ils ont enchâssés dans la traduction grecque de ses discours, parce qu'ils ne trouvaient pas de mots helléniques propres à en rendre exactement le sens; ils nous ont conservé aussi des phrases courtes mais complètes, qui avaient été prononcées dans des circonstances solennelles, et que pour ce motif ils ont tenu à nous faire connaître dans les termes mêmes dont s'était servi le Christ⁴. C'est ainsi que saint Marc nous apprend que Jésus guérit un sourd-muet en lui touchant la langue et en disant : « *Ephphatha*, c'est-à-dire ouvre-toi⁵ », et qu'il ressuscita la fille de Jaïre en la prenant par la main et lui disant en langue araméenne : « *Talitha coumi*, c'est-à-dire, jeune fille, lève-toi⁶. » Saint Marc nous a aussi transmis en

¹ Marc, vii, 11. Josèphe explique ce mot comme l'Évangile, *Ant. Jud.*, IV, iv, 4; cf. *Cont. Apion.*, I, 22.

² Math., xxvii, 6. Josèphe dit aussi, *Bell. Jüd.*, II, ix, 4, que c'est le nom du trésor sacré.

³ Marc, xiv, 36. Cf. aussi Rom., viii, 15; Gal., iv, 6.

⁴ Voir plus haut, p. 22.

⁵ Marc, vii, 34. Ἐφφαθά (Vulgate, *Ephphetha*), תפתח, *'etfattah*, impératif de la forme chaldaïque *ethpaal*.

⁶ Marc, v, 41. Au lieu de κοῦμι, certains manuscrits portent simplement κοῦμι. Κοῦμι est l'impératif à la seconde personne féminin singulier,

araméen, de même que saint Matthieu, le passage des Psaumes¹ prononcé par Notre-Seigneur sur la croix : « *Elohi, Elohi, lema sabachtanei*, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? »

Ces paroles de Notre-Seigneur et l'ensemble des arguments que nous avons rapportés sont plus que suffisants pour démontrer que la langue parlée par Jésus et ses Apôtres était un dialecte araméen. Tous les autres monuments de cette époque, d'accord avec les Évangiles, établissent également que le chaldéen était la langue usuelle de la Palestine au premier siècle de notre ère.

Saint Paul, dans sa première épître aux Corinthiens, a inséré une phrase étrangère : *Maran atha* : « Notre-Seigneur vient³. » Elle est araméenne.

Josèphe, qui était contemporain des Apôtres, appelle l'araméen la langue du pays⁴. Il nous apprend que, pendant la guerre contre les Romains, il parlait hébreu, c'est-à-dire araméen, à ses soldats. Pendant le siège de Jérusalem, il servait d'interprète entre les Juifs et les Romains⁵. Nous savons aussi par son témoignage que les Juifs, qui parlaient l'araméen oriental, pouvaient comprendre les Syriens qui parlaient l'araméen occidental, tant les différences entre les

mais comme les Syriens avaient l'habitude de supprimer l'i final dans la prononciation, les scribes l'ont aussi parfois supprimé dans l'écriture.

¹ Ps. xxii, 2.

² Matth., xxvii, 46; Marc, xv, 34. Le texte latin ne reproduit pas la même orthographe dans les deux Évangiles, mais les manuscrits grecs ne mettent pas en général de différence. Voir E. Kautzsch, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen*, p. 11. Tous ces mots seraient plus ou moins différents en hébreu : *šebaqtani* en particulier serait *'asabtani*.

³ I Cor., xvi, 22. Il emploie aussi le mot araméen *Abba*, Rom., viii, 15; Gal., iv, 6.

⁴ Josèphe, τῆ πατρίῳ γλώσσῃ, *Bell. jud.*, Proœm., 1; V, vi, 3; ix, 2; γλώσσῃ τῆ Ἑβραίων, *Ant. jud.*, XVIII, vi, 10.

⁵ Josèphe, *Bell. jud.*, V, ix, 2-3.

deux dialectes étaient peu sensibles. Quoique ce savant juif fût un des hommes les plus instruits de sa nation, il n'apprit pas sans peine le grec, qu'il ne sût même jamais bien prononcer, dit-il¹, et il écrivit d'abord son histoire de la *Guerre des Juifs* en langue hébraïque². Il cite dans ses ouvrages quelques mots sémitiques et il les reproduit sous leur forme araméenne. C'est ainsi qu'il remarque que les Hébreux expriment le mot « rouge » par *adôma*³; « prêtre » par *chanaias*⁴; « Pentecôte » par *asaritha*⁵; « boiteux » par *chageiras*⁶, etc.⁷.

Tous ces faits, qui établissent d'une façon si péremptoire que l'araméen était la langue parlée en Palestine et la seule qui fût généralement connue, sont confirmés aussi par les écrits talmudiques. Non seulement les Targums, la Ghemara

¹ Josèphe, *Ant. jud.*, XX, xi, 2. Voici la traduction latine de ce passage important : « Confidenter dico, opere, quod institui, jam ad finem perducto, quod nemo alius, etiamsi voluerit, neque Judæus neque alienigena potuerit commissa huic operi accurate adeo Græcis hominibus enuntiare. Nam populares meos confitentes habeo quod illis in patria disciplina plurimum præstem; Græcarum etiam litterarum studio, postquam grammatices elementa didiceram, memet addixi, quamvis accuratam pronuntiandi rationem assequi per patriam consuetudinem mihi non licuit. Nullo enim in honore sunt apud nostrates qui multarum gentium linguis loqui didicerunt et in sermone dictionis ornatum venantur, eo quod ingenuorum infimis hujusmodi studium cum servis quibuscumque commune esse arbitrantur : illosque solos sapientes haberi volunt, qui legum scientiam consecuti sunt et in sacris literis rerum verborumque vim scite interpretari possunt. »

² Josèphe, *Bell. jud.*, Proœm., 1.

³ ἄδομα, אדומא (hébreu, *'edôm*); Josèphe, *Ant. Jud.*, II, i, 1.

⁴ Χαναίας, כהניא (hébreu, *kohen*); Josèphe, *Ant. jud.*, III, vii, 1.

⁵ ἄσaritha, עצרתא; Josèphe, *Ant. jud.*, III, x, 6.

⁶ Χάγειρας, חגירא; Josèphe, *Bell. jud.*, V, xi, 5. Surnom d'Adiabène, fils d'un Nabatéen.

⁷ Voir Siegfried, dans la *Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft*, de Stade, t. 1, 1883, p. 32 et suiv.; Kautzsch, *Grammatik des Biblisch-Aramäischen*, p. 7; Neubauer, dans les *Studia biblica*, p. 62.

du Talmud et les Midraschim¹, c'est-à-dire les commentaires les plus anciens des Juifs, sont composés en syro-chaldaïque, mais ils rapportent aussi des proverbes et des dictons populaires qui, tout en différant par la prononciation et par quelques autres particularités de la langue des rabbins et des docteurs, appartiennent cependant au même idiome. Ces citations populaires sont précédées des mots : « comme le dit le peuple, » ou autres semblables. Quand le célèbre rabbin Hillel donne une explication en langage populaire, cette explication est annoncée par les mots : « Hillel explique dans le langage du commun peuple². »

La Mischna dit qu'il y avait dans le temple de Jérusalem des vases avec des inscriptions araméennes³. D'après une tradition, le grand-prêtre Johanan entendit une voix céleste sortant du sanctuaire, qui lui dit en araméen : « Les jeunes gens qui ont entrepris la guerre contre Antiochus sont victorieux⁴. » Les prières les plus anciennes en usage parmi les Juifs, en dehors des textes scripturaires, sont en araméen⁵. Les lettres que Gamaliel l'ancien adressa aux habitants de la haute et de la basse Galilée pour la fixation de la nouvelle lune, sont aussi en cette langue⁶.

Il est donc établi par tous les monuments littéraires du commencement de notre ère que la langue de la Palestine, au temps de Jésus-Christ et des Apôtres, était un dialecte sémitique.

¹ Sur les Targums, la Ghemara du Talmud et les Midraschim, voir notre *Manuel biblique*, 9^e édit., t. I, nos 94, 198, 201, p. 176, 330, 337.

² Talmud Babli, *Baba Metsia*, fol. 104 a. Voir L. Dukes, *Die Sprache der Mischnah*, Esslingen, 1846, p. 11; Ad. Neubauer, *The dialects of Palestine*, dans les *Studia biblica*, 1885, p. 53.

³ *Scheqalim*, vi, 6.

⁴ Talmud Jér., *Sota*, ix, 13, fol. 24 b.

⁵ Voir Neubauer, dans les *Studia biblica*, p. 49.

⁶ *Tosifta*, *Sanhedrin*, II.

Ce fait est d'une grande importance pour la critique du Nouveau Testament. Il en découle des conséquences que nous devons maintenant exposer. Montrons d'abord pourquoi et comment les auteurs des Évangiles et des Épîtres ayant parlé dans leur enfance un idiome oriental, cet idiome a dû laisser son empreinte, même dans leurs écrits grecs, de sorte que les traces du dialecte sémitique soient visibles dans les œuvres qu'ils nous ont laissées.